

## « Bernard Kaempf et l'éthique d'Albert Schweitzer »

(18 février 2009)

Matthieu ARNOLD

Ce n'est pas sans émotion que je prends la parole pour conclure cette journée : ce n'est pas seulement la proximité de nos bureaux, que nous avons l'habitude d'occuper l'un et l'autre très tôt le matin, qui m'a rapproché de Bernard Kaempf ; ce n'est pas non plus seulement l'amour pour les cours de formation continue – formation initiale et formation entretenue –, auxquels il avait su me gagner il y a plus de dix ans, puis me fidéliser ; c'est aussi – et surtout – l'intérêt pour la personne et la pensée d'Albert Schweitzer, auquel, sans nous être concertés, nous consacra mes l'un et l'autre – les premiers dans cette Faculté – un cours entier en 2005. Aussi m'étais-je réjoui tout particulièrement de la nomination de Bernard Kaempf comme président de l'Association Française des Amis d'Albert Schweitzer, et je suis heureux que l'AFAAS et la Faculté soient sur le point de fonder un prix de thèse qui salue la mémoire de Bernard Kaempf en lien avec celle d'Albert Schweitzer.

Le sujet du présent hommage s'est donc imposé à moi comme une évidence : Bernard Kaempf et l'éthique d'Albert Schweitzer. Il me permettra, tout en présentant cette éthique, de montrer en quoi, dans son analyse, par une interprétation lucide, pleine de compréhension et de justesse, Bernard Kaempf s'est montré un précurseur, non seulement dans les études francophones sur notre grand ancêtre strasbourgeois, mais au sein de la recherche sur Schweitzer dans son ensemble. Fidèle au regard porté par Bernard Kaempf sur Albert Schweitzer, regard rempli d'admiration mais qui n'excluait pas l'évaluation critique, çà et là, je m'autoriserai, à mon tour, à évaluer sa critique de l'éthique de Schweitzer, voire à compléter son propos.

\*

\* \*

Schweitzer est surtout connu pour son œuvre humanitaire, comme l'indique le surnom par lequel il est passé à la postérité, “ le grand docteur de Lambaréné ” : de 1913 à sa mort, en 1965, soit pendant plus de cinquante ans, interrompus par des séjours réguliers en Europe, Schweitzer a œuvré au Gabon, à Lambaréné, dans l'hôpital qu'il avait fondé. Mais on sait moins qu'il a beaucoup pensé et écrit sur l'éthique, et que cette question l'a préoccupé bien avant son départ pour l'Afrique. Schweitzer nous intéresse donc non pas parce qu'il serait pour nous un héros local, un grand Strasbourgeois et un Alsacien célèbre, mais parce qu'il a pu mettre en pratique ce qu'il pensait, et parce qu'il a pris la peine de réfléchir à ce qu'il faisait et de publier la majeure partie de ces réflexions ; il fut, sa vie durant, à la fois un homme de pensée et un homme de terrain. Comme devrait le faire tout théologien pratique qui se respecte – et respecte sa discipline –, et comme le fit Bernard Kaempf, dont les combats, menés avec conviction pour le Neuenberg, montre qu'il n'avait nullement conçu ses dernières années de pastorat comme une sinécure, il n'a cessé de penser et de vivre l'éthique.

La penser : il était bien armé pour ce faire, puisque, avant d'étudier la médecine, il avait fait de la philosophie et de la théologie ; la vivre sans cesser pour autant de penser : Schweitzer possédait une santé et une volonté de fer qui lui permettaient, le soir, après des journées épuisantes passées à opérer, d'écrire dans la chaleur étouffante de Lambaréné. Les années de pratique ont nourri et développé sa réflexion sur l'éthique, même s'il avait commencé à s'y intéresser bien avant.

Né dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, Schweitzer a connu le progrès industriel et il a lu les penseurs pour lesquels ce progrès allait de pair avec le progrès moral, mais aussi ceux qui, comme Nietzsche, ne voyaient dans la morale qu'un instrument des faibles pour asseoir leur domination ; il a vécu la Première Guerre mondiale, déclenchée par les pays soi-disant les

plus avancés sur le plan moral, et qui a marqué la faillite morale de l'Occident ; il a été le témoin des méfaits de la colonisation, en Afrique, et il a vécu, après la Seconde Guerre mondiale, le début de la décolonisation – qui n'a d'ailleurs pas répondu aux espérances que les Africains avaient placées en elle ; il a été profondément marqué par la tragédie de la Shoah, ainsi que par l'usage de la bombe atomique. Ainsi, tout en œuvrant dans son coin isolé du Gabon, il est constamment resté à l'écoute des grands problèmes mondiaux, et il a même fait progresser la réflexion sur ces questions. Par ailleurs, à Lambaréné, tout en soignant prioritairement des êtres humains, il a poursuivi le combat, qu'il avait commencé à Strasbourg dès avant la Première Guerre mondiale, pour que les animaux soient traités dignement.

\*  
\*       \*  
\*

Le 13 novembre 1975, Bernard Kaempf soutient, à la Faculté de Théologie protestante, une thèse de doctorat en sciences religieuses dédiée à son épouse et portant sur *Fondements et actualité de l'éthique d'Albert Schweitzer*. Cette thèse est donc rédigée plusieurs années avant la parution de l'importante synthèse d'Erich Gräßer, *Albert Schweitzer als Theologe*, Tübingen, 1979 – premier ouvrage consacré à la théologie de Schweitzer, dont plusieurs pages traitent de “ L'actualité de l'éthique de Schweitzer ” –, et il paraît un an après le volumineux et fort critique travail de Helmut Groos, *Albert Schweitzer. Grösse und Grenzen* (Munich, 1974). De fait, la thèse de Bernard Kaempf, par sa présentation pondérée et pleine de compréhension pour la pensée de Schweitzer, constitue un très utile contrepoint au réquisitoire de Groos contre l'éthique de Schweitzer.

Si elle corrige certaines tendances des études schweitzeriennes germanophones, voire en comble d'importantes lacunes, à combien plus forte raison pallie-t-elle les absences du paysage francophone. Aussi Bernard Kaempf commence-t-il par rappeler, à juste titre, que les propos de *Luc* 4, 24 et //, « Nul n'est prophète en son pays », s'appliquent tout particulièrement à Schweitzer, connu, en France et même en Alsace, comme Docteur de Lambaréné voire comme musicien, mais nullement comme théologien et comme philosophe (p. 1). De fait, à l'époque où Bernard Kaempf écrit ces lignes, l'ouvrage de Schweitzer de 1923, *La civilisation et l'éthique* (allemand : *Kultur und Ethik* – sur lequel notre regretté collègue se fonde largement), n'a pas encore reçu de traduction française : l'ouvrage sera édité, très partiellement, l'année suivante, et ce, chez un petit éditeur catholique colmarien, Alsatia. Bien moins encore le lecteur francophone ne bénéficie alors de la remarquable anthologie, publiée 20 ans après la thèse de Bernard Kaempf, par Jean-Paul Sorg, *Albert Schweitzer, Humanisme et mystique* (Albin Michel, 1995).

Afin de pallier les lacunes relatives à la connaissance de l'éthique de Schweitzer (p. 1), Bernard Kaempf va utiliser des sources inédites dont des éditions et des études récentes, en France comme en Allemagne, ont montré, depuis, toute l'importance : il s'agit des sermons et des lettres (p. 2).

Dans la première partie de sa thèse, Bernard Kaempf expose l'éthique de Schweitzer, qu'il évalue – en même temps que les critiques qu'on lui a adressées – et dont il recherche les influences (il montre ainsi la différence de Schweitzer avec des penseurs tels que Spengler, qui, tout en diagnostiquant aussi une décadence de la civilisation occidentale, l'expliquaient de manière toute différente : pour Spengler, la cause de ce déclin résidait dans une loi naturelle universelle – qui abaisse et élève les civilisations – et non pas dans la faillite morale de l'Occident, liée paradoxalement au progrès technique). Dans la seconde partie de son étude, plus brève, Bernard Kaempf traite de l'actualité de l'éthique de Schweitzer, en s'attachant pour l'essentiel au problème du « danger nucléaire » (et, plus largement, de la paix).

J'exposerai successivement : 1. La formulation de l'éthique de Schweitzer : *Ehrfurcht vor dem Leben* ; 2. ses fondements ; 3. quelques domaines d'application ; 4. les jugements portés sur cette éthique.

\*  
\*        \*

## I. L'éthique du « respect de la vie (*Ehrfurcht vor dem Leben*) »

Depuis longtemps, les religions et les civilisations ont tenté de donner des résumés de l'éthique, des principes à la fois aisés à retenir et englobant la réalité la plus large possible. Pour ce qui est du christianisme, dans ses textes fondateurs, on trouve chez Jésus les deux grands commandements : “ Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute âme, de toute ta force et de toute ta pensée et ton prochain comme toi-même ” (qui combine en fait deux textes de l'Ancien Testament : *Dt* 6,5 et *Lv* 19, 18).

Tôt dans son ouvrage, Bernard Kaempf présente la « découverte » de la formule « respect de la vie (*Ehrfurcht vor dem Leben*) » (p. 26). Cette découverte de Schweitzer n'est pas sans présenter de parallèle avec celle que fit, quatre siècles plus tôt, Martin Luther : le Réformateur la présenta, elle aussi, dans un regard rétrospectif, à plusieurs années de distance, comme une découverte « subite », ponctuelle. (Ce parallèle est de nous, mais c'est Bernard Kaempf qui nous l'a suggéré, lorsqu'il écrit : « [...] sans doute, cette formule a-t-elle fait un long chemin, consciemment ou inconsciemment, en lui, avant et après cette date » (p. 2). De même, p. 72 : « il n'y a donc pas une conversion subite dans la vie de Schweitzer qui équivaldrait à un changement de pensée : son évolution spirituelle est toute droite et continue, et l'on ne peut pas en voir la genèse dans l'illumination subite de Schweitzer en 1915 sur le fleuve Ogooué, car ce n'est assurément qu'après un long cheminement spirituel, et après avoir porté cette idée et tout ce qui s'y rapporte très longtemps – sans doute depuis son enfance – au fond de lui-même, que la formule a jailli. »)

Si l'autobiographie *Ma vie et ma pensée* brosse les circonstances de la découverte – qui, comme nous l'a rappelé Jean-Paul Sorg, remonte à un cours de Schweitzer à l'Université de Strasbourg en 1913 –, les sermons de 1918-1919, quant à eux, communiquent précocement cette trouvaille à l'auditoire strasbourgeois de Schweitzer.

Le dimanche 1<sup>er</sup> décembre 1918, à l'occasion du souvenir des morts de la Grande Guerre, Schweitzer prêcha en Alsace. Sa prédication critiquait sévèrement le mépris de la vie humaine, “ cette valeur mystérieuse et irremplaçable ”, qui avait conduit aux effroyables sacrifices de 1914-1918, et en tirait cette leçon : “ Nos enfants devront puiser dans notre expérience et garder tout au long de leur vie, comme un héritage qui leur a été légué, la conviction que le commandement : “Tu ne tueras point” a une valeur beaucoup plus fondamentale que nos parents et nous-mêmes ne le pensions. [...] Que le respect de la vie et de la souffrance humaine – même à l'égard des plus humbles et des plus obscurs d'entre les hommes – soit désormais la loi d'airain qui régisse le monde ! ”

L'expression était prononcée : “respect de [ou : pour] la vie”, en allemand *Ehrfurcht vor dem Leben* – formule qui est beaucoup plus forte : ces termes, que Schweitzer affirme n'avoir ni lus ni entendus avant qu'ils ne s'imposent subitement à lui, expriment littéralement une crainte respectueuse ou un respect craintif devant la vie (dans *Ehrfurcht*, il y a *ehren*, vénérer, et *fürchten*, craindre), la crainte que, comme l'expriment les cantiques allemands du temps de Schweitzer, les croyants doivent avant tout à Dieu, leur Créateur. La guerre, si besoin était, avait montré que la bourgeoisie chrétienne (protestante notamment) du début du XX<sup>e</sup> siècle se trompait lorsqu'elle pensait que le progrès sans fin dans les sciences entraînerait la civilisation dans un bonheur universel. Il fallait désormais que non seulement cette morale bourgeoise,

sérieusement ébranlée, revînt aux fondements du christianisme (le message de Jésus), mais encore qu'elle se dotât de *préceptes concrets et applicables* : le “ respect pour la vie ”. Schweitzer exprima aussi son principe sous la forme suivante : “ Je suis vie, qui veut vivre, au milieu d'une vie, qui [elle aussi] veut vivre. ” Cette “ volonté de vivre ” s'opposait sciemment à la “ *Wille zum Leben* ” telle que Nietzsche l'avait formulée : une “ volonté de puissance (*Wille zur Macht*) ”.

Le premier sermon consacré au respect de la vie date du 16 février 1919. Schweitzer y révèle à ses auditeurs que cette question l'a préoccupé “ dans la solitude de la forêt vierge ” (*Vivre. Sermons strasbourgeois*, p. 161.) Le “ commencement et le fondement de toute éthique ”, formulation positive du “ Tu ne tueras point ”, y est exprimé de différentes manières : “ Je ne peux m'empêcher de respecter tout ce qui vit, je ne peux m'empêcher d'avoir de la compassion pour tout ce qui vit. [...] Tu te sentiras solidaire de toute vie et tu la respecteras... ” (P. 170s.).

\*

Bernard Kaempf relève cette dimension de « sym-pathie » (ou de « com-passion »), i. e., étymologiquement, « souffrir avec », de la notion de « respect de la vie » (p. 33), qui s'exprime aussi de la sorte : conserver et favoriser la vie, l'aider à se développer (p. 34). Il écrit encore : « L'éthique de Schweitzer se distingue des autres éthiques en ce qu'elle n'est pas un commandement ou une interdiction, mais avant tout compassion et idéal d'humanité [...] » (p. 148).

## II. Les fondements de l'éthique de Schweitzer : le message et l'action de Jésus-Christ

On affirme généralement – et souvent pour s'en étonner – que Schweitzer n'a pas fondé explicitement son éthique sur le message de Jésus. S'il n'a pas repris simplement le commandement d'amour de Jésus, c'est parce qu'il a compris son éthique à la fois comme une adaptation, pour son époque, de l'éthique de Jésus, et comme un élargissement de cette éthique, puisque l'éthique du respect de la vie inclut l'ensemble de la création. Cette réserve de Schweitzer pourrait se comprendre aussi à la lumière de ses travaux exégétiques, où il dépeint Jésus non plus comme un maître de morale, mais comme le héraut du Royaume de Dieu – une réalité eschatologique plus mystérieuse qu'éthique.

Pourtant, quiconque se donne la peine d'approfondir la pensée éthique de Schweitzer ne peut manquer d'observer combien elle a été influencée par le message et l'action de Jésus. Bernard Kaempf a été attentif à cette filiation.

En effet, si, parmi les influences exercées sur Schweitzer, il signale, peut-être trop rapidement pour nous convaincre (p. 40-41), celle de Goethe – et de son *Wilhelm Meister* – sur la terminologie employée par Schweitzer (« [...] la vraie origine du “respect” de la vie de Schweitzer est à chercher chez Goethe », p. 41), il établit, en revanche, de manière bien plus assurée, la profonde influence exercée par Jésus sur l'action éthique, « fondamentalement individualiste » (p. 98), de Schweitzer (p. 110-120). (« Fondamentalement individualiste', même si Schweitzer essaya d'associer à son œuvre le plus grand nombre, et que, comme l'écrit Bernard Kaempf : « Ce serait [...] faire un mauvais procès à Schweitzer que de lui reprocher de n'accorder de valeur qu'à l'éthique individuelle : dans le principe fondamental du respect de la vie sont aussi contenues des lignes de conduite applicables de tout temps à la société et aux collectivités [...] » (p. 99).)

« Tout chrétien, tout homme doit faire son possible pour participer à la réalisation du Royaume de Dieu, en marchant sur les traces de Jésus qui, bien que sachant que ce ne serait

pas lui qui provoquerait le Royaume de Dieu, voulait quand même aider à son avènement dans la faible mesure de ses moyens. » (P. 114<sup>1</sup>.)

Évoquant la relation « mystique » qui unit les croyants à Jésus, c'est-à-dire une relation « de volonté à volonté », Kaempf ne manque pas de citer la conclusion de la *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, dans sa première édition (1906, p. 401) : « À ceux qui lui obéiront, qu'ils soient des sages ou des simples, il se révélera par la paix, l'effort, les luttes et les souffrances qu'ils vivront en communion avec lui, et, comme un mystère ineffable, ils sauront qui il est [...] » (p. 117).

De fait, dès 1906, tout en ayant souligné l'étrangeté de Jésus pour l'homme du XX<sup>e</sup> siècle, Schweitzer a conclu sa volumineuse *Histoire des vies de Jésus* sur l'actualité de l'appel du Ressuscité : “[Jésus] vient vers nous comme un inconnu et un anonyme, de la même manière que, sur la rive du lac, il s'est approché des hommes qui ignoraient qui il était. [Il s'agit des disciples, appelés à être pêcheurs d'hommes.] Et il nous dit la même chose : “Mais toi, suis-moi!”, en nous plaçant en face des problèmes qu'il [...] faut résoudre pour notre temps. Il ordonne...” (P. 642 ; cité d'après la 2<sup>e</sup> éd., 1913.)

« [...] en face des problèmes qu'il [...] faut résoudre pour notre temps » : Pour Schweitzer, Jésus a donné l'impulsion première, mais il n'a pas livré de recettes ; il convient, à chaque époque, de réfléchir à l'éthique : “ Avec sa morale, [Jésus] n'a pas tracé à ses fidèles une voie toute faite, il leur a seulement tendu une boussole pour s'orienter. Elle indique toujours la même direction, mais son aiguille ne cesse de trembler de part et d'autre de l'axe. ”<sup>2</sup> Sur ce plan aussi – j'y reviendrai – l'éthique de Schweitzer s'est inspirée de celle de Jésus : l'éthique du respect de la vie, qui actualise et élargit le double commandement d'amour, n'expose pas un principe qu'il suffirait d'appliquer mécaniquement, mais elle exige la réflexion autant que la compassion.

Même si Bernard Kaempf compare aussi Schweitzer à maints philosophes (Nietzsche, Kant, Bergson...) ou encore à l'apôtre Paul, il peut conclure sa section sur les influences de Schweitzer en ces termes : « C'est précisément lui, Jésus, qui a exercé l'influence la plus précise et la plus marquante sur la pensée de Schweitzer qui était d'ailleurs tout à fait prédisposé à recevoir cette influence et à la mettre en pratique dans sa propre vie, sous forme d' “imitation de Jésus”. La compassion que Schweitzer définit comme étant le contenu du principe éthique du respect de la vie ressemble fort à la compassion que Dieu a pour les hommes en Jésus-Christ. » (P. 147.)

Bernard Kaempf souligne toutefois la « non-orthodoxie » de Schweitzer, ce dernier n'ayant « vu qu'un aspect de Jésus, celui de Jésus homme, serviteur souffrant » : « Schweitzer était tellement prédisposé à être attentif et sensible au mal et à la souffrance d'autrui qu'il n'a su voir que le côté aide, souffrance et guérison dans la personne de Jésus. » (P. 119.) Il est vrai, que, plus loin, Kaempf relève combien Schweitzer a été un théologien libéral (p. 123-127).

En même temps, Kaempf relève à juste titre le caractère « mystique » de cette éthique – mystique non pas, comme l'écrit Schweitzer, compris « comme le résultat d'un mystère, d'un acte magique, par lequel l'homme entre en communion avec un être divin, de telle sorte qu'il participe à son mode d'existence surnaturel » (*La mystique de l'apôtre Paul...*, p. 5 // traduction Bernard Kaempf, p. 20), mais au sens du dévouement à tous les êtres qui sont les manifestations de l'Être infini (*ibid.*, p. 21). Que penser de ce type de relation « mystique » avec Dieu ? Tout en critiquant certaines tendances panthéistes de la mystique de Schweitzer

<sup>1</sup> Plus loin, Bernard Kaempf cite *Religion in Modern Civilisation*, p. 1484 : « Tandis que lui [= Jésus] attendait la venue du royaume de Dieu à la fin du monde, nous devons nous efforcer, sous l'influence de l'esprit de sa religion éthique, de faire du royaume de Dieu une réalité de ce monde. »

<sup>2</sup> *Gespräche über das Neue Testament* (traduction d'après *Humanisme et mystique...*, p. 69).

(p. 42), Bernard – sans développer ce jugement – estime « pour [sa] part, [que] Schweitzer n'est pas [animiste] » (p. 31).

### III. Quelques domaines de l'éthique du respect de la vie

Dans la mesure où l'éthique de Schweitzer est universelle, elle a trait à tous les domaines de la vie. Et, dans sa thèse, après avoir exposé de manière détaillée (p. 151-197) les « dangers du nucléaire », militaire notamment (p. 151-193), Bernard Kaempf a survolé un grand nombre des « [autres] grands problèmes actuels » (p. 198-211). Traitant du respect de Schweitzer pour le monde animal, il nous a laissé des lignes émouvantes, qui expriment combien Schweitzer a influencé son comportement quotidien, y compris dans son respect des insectes.

Toutefois, Bernard Kaempf n'a pas consacré de page à un domaine qui lui semblait sans doute trop obvie : la mission (ou le soin des corps et des cœurs), qui, pratiquement, a occupé Schweitzer de 1913 à sa mort, en 1965, et à laquelle il a décidé de se vouer dès 1905.

En effet, l'intérêt d'Albert Schweitzer pour la mission remonte fort loin. Dans un sermon prononcé le 6 janvier 1905 à l'occasion de la fête des missions, il affirme avec force : « [...] la seule vraie civilisation consiste à vivre en disciple de Jésus, pour qui chaque être humain est un homme qui a droit à notre aide et à notre sacrifice » Dès ce sermon, Schweitzer exprime sa conscience du mal fait en Afrique par les civilisations dites chrétiennes : spoliations, réduction en esclavage, actes de cruauté, propagation de l'alcoolisme, autant d'actes qui couvrent d'opprobre le christianisme.

Dès cette époque, Schweitzer ne cache donc pas à ses paroissiens des méfaits qui ont accompagné la colonisation : « Ah ! la belle civilisation qui sait parler en termes si édifiants de dignité humaine et de droits de l'homme et qui en même temps bafoue et foule aux pieds la dignité humaine et les droits de l'homme de millions d'êtres, dont le seul tort est de vivre au-delà des mers, d'avoir une autre couleur de peau [...] ». Schweitzer a matière à s'indigner, puisque le *Reich* vient alors de mâter, dans le sang, la rébellion des Héréros dans le Sud-Ouest africain. Aussi oppose-t-il avec véhémence l'envoi des 15 000 soldats allemands (1500 étaient morts) à celui d'autant de combattants pour la cause de Jésus, « maître de l'humain ». Schweitzer estime par conséquent que la mission – soigner les corps et les esprits – constitue un devoir de justice et de réparation : pour chaque blanc parti en Afrique vendre de l'alcool, contribuer à la déforestation ou au déracinement des populations rurales, il faut qu'un de ses semblables vienne en aide aux Africains, au nom de Jésus-Christ. De même, en 1913, arrivé en Afrique, Schweitzer sera choqué par les problèmes sociaux – qu'il connaissait par ses lectures, mais qui désormais se montraient à lui – résultant en Afrique des importations des tares de la civilisation européenne, à commencer par le terrible problème de l'alcoolisme. Or, les sommes que rapportaient l'alcool venu d'Europe, qui était fortement taxé, constituaient l'un des principales recettes de la colonie, au Gabon.

Pour Schweitzer, la mission ne doit pas s'identifier à l'impérialisme religieux. Mais il ne s'agit pas non plus de ne pas témoigner de sa foi.

Une fois en Afrique, Schweitzer fut d'ailleurs le témoin de la crainte que les croyances traditionnelles pouvaient engendrer chez les Africains, qui recevaient de ce fait l'Évangile comme une libération. Mais c'est avant tout en tant que soignant, médecin, qu'il est venu en Afrique (le médecin aussi a constaté les ravages, sur le plan purement humanitaire, que pouvaient occasionner les croyances et les médecines traditionnelles).

\*

Dès 1931, dans *Ma vie et ma pensée*, Schweitzer a envisagé l'hypothèse de l'abolition du colonialisme (il en avait dénoncé les méfaits dès son premier écrit africain, *Zwischen Wasser und Urwald...*) et le retrait des Blancs de l'Afrique. Mais sur cette question aussi, l'éthicien Schweitzer considère à la fois l'amour et la raison. De manière réaliste, il estime que l'on ne saurait effacer le passé comme par enchantement : entrés en contact avec la technologie et le commerce mondial, les Africains ont perdu leur autonomie, fût-ce de manière provisoire. Par conséquent, il est nécessaire non seulement de les faire bénéficier des progrès de la médecine, mais encore de leur permettre, peu à peu, de vivre de leurs propres forces. Schweitzer n'exclut pas, de la part des Européens, une tâche éducative, dans la mesure où il constate que le tribalisme africain ne vaut guère mieux que le nationalisme européen ; d'un autre côté, les abominations engendrées par ce dernier durant la Première Guerre mondiale incitent Schweitzer à l'humilité.

Par ailleurs, en 1927, lors d'un congrès international des missions, il a énuméré un certain nombre de droits des Africains, droits qui nous paraîtront sans doute bien insuffisants... mais qui n'étaient guère en vigueur dans les colonies durant l'entre-deux-guerres : droit à une habitation et au libre choix de la résidence ; droit au sol ; droit à l'éducation et à une existence nationale ; droit au libre choix du travail ; droit à la justice (sur ce point aussi, se manifeste le pragmatisme de Schweitzer : pour les cas ordinaires, il recommande de recourir à la justice traditionnelle ; pour les autres cas, il le déconseille, considérant que la "loi indigène" est "trop sévère"), etc. Il s'agit surtout d'humaniser les relations entre les Blancs et les Noirs, relations marquées malheureusement par l'instrumentalisation des seconds : "Sommes-nous maîtres de ces pays et de ces peuples simplement pour les utiliser comme producteurs de matières premières pour nos industries, ou sommes-nous responsables du développement d'un nouvel ordre social capable de les conduire au mieux-être ?"

Après la Seconde Guerre mondiale, Schweitzer alla plus loin encore : aujourd'hui, déclarait-il en substance, nous ne sommes plus les frères aînés, et n'avons plus à agir en tant que tels. Pour autant, Schweitzer n'attendait rien de bon de la décolonisation, si les nouveaux États, accédés à l'indépendance, répétaient les erreurs des Européens en ne se dotant pas d'un fondement éthique. De fait, au moment de la décolonisation, il ne para pas les Africains de toutes les qualités. Il se rendait compte qu'eux aussi étaient menacés par le nationalisme : la haine du Blanc, la haine des autres ethnies africaines. Il savait qu'il leur faudrait surmonter cette tendance par un idéal humanitaire – dont sont capables tous les hommes doués de compassion –, sans quoi la paix qui avait régné jusqu'alors dans ces régions du monde serait gravement compromise. Les cinquante années qui ont suivi ces réflexions, n'ont – hélas – pas cessé de donner raison à Schweitzer.

\*

\*        \*

À propos des armes atomiques – et, plus largement, de la guerre –, l'édition récente – et donc inaccessible à Bernard Kaempf en 1975 ! – de l'ensemble des sermons de Schweitzer nous confirme combien son intérêt pour la paix ne date pas de la dernière décennie de sa vie.

Dès la Première Guerre mondiale, Albert Schweitzer s'est distingué des prédicateurs allemands et français qui étaient ses contemporains, et dont les prédications avaient une tonalité très belliqueuse : le Dieu qu'ils prêchaient était le "*Gott mit uns* / Dieu avec nous", c'est à dire un dieu enrôlé au service du nationalisme.

Ainsi, revenu en Alsace vers la fin de la guerre, Schweitzer prêcha, le 13 octobre 1918, sur *Philippiens* 4, 7 : "La paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs en Jésus-Christ." Les accents du sermon de Schweitzer sont à l'opposé des prédications haineuses de nombre de ses collègues pasteurs ou curés : "Dans le désarroi du chaos où se débat l'humanité d'aujourd'hui, forçons-nous à croire contre toute apparence à l'avènement

d'une humanité unie par un idéal commun." Et quelques semaines plus tard, après le départ des soldats allemands de Strasbourg et l'accueil des troupes françaises, dans une atmosphère de haine à l'égard des Allemands qui vivaient à Strasbourg depuis plus de quarante ans, Schweitzer prêcha dans le sens de la réconciliation ; là encore, le prédicateur était à contretemps, où plutôt en avance sur son temps, puisque ce sermon lui valut d'être surveillé par la police secrète.

\*

Dès la Première guerre mondiale aussi, Schweitzer avait pu constater avec lucidité : " Les inventions qui avaient placé en nos mains une force de destruction si colossale ont rendu la guerre tellement dévastatrice que, pour un temps imprévisible, vaincus et vainqueurs se retrouvent ruinés ensemble." L'utilisation de la bombe atomique et la course aux armes nucléaires entre l'Ouest et l'Est allaient donner, cinquante ans plus tard, un tour encore plus dramatique à ce constat.

#### **IV. La réception et l'évaluation de l'éthique d'Albert Schweitzer**

Dans ses écrits relatifs au respect de la vie, Schweitzer refuse d'établir de prime abord une hiérarchie entre les vivants, au sommet de laquelle se trouverait l'homme : toute vie est sacrée, celle des insectes comme celle des fleurs ; le respect pour la vie ne vaut pas seulement pour la vie spirituelle de l'homme, mais aussi pour la nature.

Schweitzer sait toutefois que, dans la pratique, il n'est pas toujours possible de respecter, d'épargner *toute* vie. Ainsi, en tant que médecin, il lui faut détruire les formes de la vie que sont, par ex., les microbes de la maladie du sommeil ; il lui faut protéger ses animaux domestiques contre les attaques des fourmis rouges, et les plantations de Lambaréné contre les dégâts des éléphants. L'éthique de Schweitzer est donc moins simple qu'il n'y paraît, lorsqu'il écrit : " le bien consiste à conserver et à favoriser la vie ; le mal consiste à détruire la vie ou à l'entraver ".

Les conceptions éthiques de Schweitzer ont été discutées dès les années vingt.

Ses opposants ont été frappés par leur radicalité : l'éthique du respect de la vie ne connaît pas d'éthique relative, elle ne connaît comme bonne que la préservation de la vie. Aussi, nombreux sont les auteurs qui la tiennent pour irréaliste : même l'être humain le plus parfait ne saurait toujours préserver et promouvoir la vie ; à lire les critiques de Schweitzer, l'application conséquente de l'éthique du respect de la vie empêcherait toute culture et contraindrait, en dernière instance, l'homme à renoncer à vivre. Ainsi, jugeant cette éthique à la fois impraticable et trop exigeante, Helmut Groos a vivement reproché à Schweitzer de s'être opposé à l'idée d'une hiérarchie dans la nature : pour le critique, il est clair que la vie inférieure doit servir la supérieure, et Schweitzer a commis une grave erreur en ne donnant pas une dignité éthique à ce fait ; c'est pourquoi Groos peut juger sévèrement l'éthicien Schweitzer : si l'on excepte son caractère prophétique, sa pensée ne serait pas d'une importance primordiale !...

En fait, Schweitzer n'a cessé, jusqu'à la fin de sa vie (sa dernière année, il annote l'ouvrage de Hans Reiner, *Die philosophische Ethik*, 1964), de prendre ces interpellations au sérieux et de s'y confronter. Par ailleurs, comme je l'ai relevé, il se rendait parfaitement compte que, dans la réalité, l'interdiction de faire du tort à la vie voire de la détruire se heurtait à des limites. C'est pour cela, précisément, que son éthique laisse la place à la réflexion et à la responsabilité individuelles : ce n'est que par nécessité absolue, et jamais par insouciance que l'être humain peut porter atteinte à la vie. Ce qui importait à Schweitzer, en tout cas, c'était de ne pas revêtir d'une dignité éthique les entorses à l'interdiction de détruire la vie : ce qui se justifie dans la pratique n'en devient pas bon pour autant.

\*

Bernard Kaempf compte au nombre de ceux qui ne tiennent pas grief à Schweitzer d'avoir refusé d'isoler l'homme de l'ensemble du cosmos (p. 38), ni même d'avoir refusé d'établir, en théorie, une échelle de valeur au sommet duquel se situerait l'être humain.

Il examine avec soin les critiques estimant que l'éthique de Schweitzer ne saurait être mise en pratique, que le respect de la vie n'est pas valable comme principe éthique, que l'application de l'éthique de Schweitzer en contredit la théorie (comment déclarer qu'il est toujours mauvais de nuire à la vie, de tuer ?), puisque l'auteur de cette éthique qui se veut absolue est contraint, dans la pratique, de recourir à des compromis. Kaempf montre notamment qu'un certain nombre de mauvais procès ont été faits à Schweitzer, ce dernier ayant prévenu, de manière convaincante, maintes objections soulevées par ses détracteurs (voir notamment p. 29-30). Il souligne aussi que, dans la pratique, Schweitzer est bien conscient que des choix sont inévitables (p. 30). Et Kaempf d'en conclure : « par conséquent tous ceux qui ont pu lui reprocher d'avoir négligé cette vérité l'on[t] fait à tort » (ibid.).

Certains auteurs, tels que Otto Spear (A.S. Gespräch, 1967, p. 59), estiment paradoxalement que, en refusant d'adopter une échelle de valeurs, Schweitzer a pu frayer la voie à l'idéologie nazie, avec son échelle propre (p. 56). Mais c'est faire beaucoup d'honneur aux penseurs nazis que de penser qu'ils auraient pu être influencés par Schweitzer, qui, s'il parle de la « vie », s'oppose en tous points au vitalisme qui a nourri leur conception (voir B. Kaempf, p. 128ss.), sans même parler du racisme... Bernard Kaempf juge, de manière infiniment plus convaincante : « [...] si nous faisons des distinctions de valeur, nous aurons tôt fait d'assimiler les individus des peuplades primitives ou d'autres races à des formes de vie inférieures, et la deuxième étape de cette façon de penser sera le camp de concentration ou la chambre à gaz, comme au temps du nazisme en Allemagne » (p. 61).

Les critiques de Schweitzer sont d'autant plus inexcusables qu'ils auraient dû être instruits par les théories raciales nazies, qui, elles, distinguaient entre les vies dignes d'être vécues et celles qui en étaient indignes, avec les conséquences funestes que l'on sait !... Pour l'éthique du respect de la vie, une éthique qui s'étend à l'ensemble de la création, il est donc capital de ne pas établir d'échelles de valeur. Schweitzer d'ailleurs l'avait souligné – sans, bien sûr, pouvoir anticiper les horreurs nazies –, dès *Ma vie et ma pensée* (p. 257) : « De cette distinction naîtrait le point de vue selon lequel il existe des formes de vie sans valeur que l'on peut mépriser ou détruire à volonté. Parmi les vies sans valeur nous classerions, selon les circonstances, diverses variétés d'insectes ou de peuples primitifs. »

D'une certaine manière, l'éthique du respect de la vie revêt une dimension tragique : quand bien même l'être humain serait contraint à tuer des animaux (ou d'autres formes de vie) – Karl Barth aurait dit, comme nous l'a appris Bernard Kaempf : « Dieu autorise l'être humain à tuer des animaux » – « l'homme ne doit pas considérer cet acte comme normal ou naturel, et tuer par habitude, sans réfléchir à la gravité de son acte » (p. 55). La destruction de toute vie, même lorsque cette destruction est inévitable – pour se nourrir, même un végétarien tel que Schweitzer (p. 64) doit détruire des vies... –, « reste une faute grave, dont nous devons avoir conscience et à laquelle nous ne devons pas nous habituer par une justification éthique d'ordre général » (p. 57). « [...] quoi qu'il fasse, l'homme éthique restera toujours dans une situation de conflit (à quelle vie dois-je me dévouer en priorité, laquelle sauver, laquelle laisser périr ?) et de culpabilité » (p. 66).

Mais il y a plus : l'éthique du « respect pour la vie » de Schweitzer n'a pas seulement pour but d'entretenir le pessimisme anthropologique protestant ou la culpabilité humaine. Bernard Kaempf a bien saisi les visées de Schweitzer et les enjeux et les forces de son éthique absolue : « Ce que Schweitzer cherche à obtenir par le caractère absolu de son éthique, c'est que notre sensibilité ne s'émousse pas, que nous n'agissions jamais sans réflexion, que nous

restions sans cesse attentifs aux problèmes qui viennent vers nous quotidiennement. [...] Par contre une échelle des valeurs et une casuistique évitent les problèmes et les situations conflictuelles, ce qui n'est pas à l'avantage du progrès éthique de l'homme. » (P. 62.) « Par le fait qu'elle rejette toute échelle de valeur figée, l'éthique de Schweitzer garde tout son dynamisme, elle permet de s'adapter et de faire face à toutes les situations concrètes, et en ce sens elle est élémentaire, elle laisse le champ libre à l'intuition créatrice [...] » (p. 66).

\*

Plusieurs commentateurs ultérieurs de Schweitzer ont confirmé cette interprétation : c'est précisément la radicalité de l'éthique de Schweitzer qui lui conférait et lui confère sa force. Ils ont saisi que Schweitzer souhaitait enlever toute bonne conscience à ceux qui détruisent la vie (tuer ne se justifie pas éthiquement), et que l'éthique du respect de la vie ne donnait pas des réponses toutes faites aux conflits éthiques : elle résulte (et Schweitzer déjà l'affirmait) d'une confrontation constante avec la réalité. C'est pourquoi il s'agit d'une éthique dynamique.

## V. Conclusion

Quelques années après Bernard Kaempf, dans sa grande synthèse sur Albert Schweitzer théologien, Erich Gräber a salué la justesse et l'actualité, " jusqu'à aujourd'hui ", du diagnostic de Schweitzer sur la civilisation occidentale : sa critique des loisirs qui, le plus souvent, empêchent l'être humain de penser ; son regret de ce que les progrès spirituels n'aient pas suivi les avancées matérielles ; le caractère prophétique de ses discours de 1954 et 1958 contre la bombe atomique, alors même que ses critiques l'avaient taxé de naïf. Aussi, pour Gräber, dans la " crise globale dans laquelle nous précipitent les technologies modernes, il n'y a guère de voix plus humaine, plus insistante et plus actuelle que celle de l'éthicien du respect de la vie ".

Cofondateur du Centre écologique Albert Schweitzer, Willy Randin a dressé, en 1983, une liste impressionnante de points sur lesquels, par sa pensée ou par son action Schweitzer a fait œuvre de précurseur. On se contentera de mentionner : les liens qu'il a établis entre lutte pour le développement et lutte pour les droits de l'homme ; l'instauration d'une " médecine de la personne " ; la dénonciation, dès les années 1910, du pillage de l'environnement et du gaspillage ; le refus de se plier au *Diktat* des conclusions des scientifiques ou des techniciens (refus dont, après la Deuxième Guerre mondiale, Jacques Ellul se fera le porte-parole en France). À la même époque, chez un penseur aussi important que Hans Jonas, on trouve des expressions qui ne manquent pas de renvoyer à l'éthique schweitzerienne.

Depuis, on a continué de reconnaître que l'éthique du respect de la vie revêtait une grande importance pour l'éducation à l'écologie, et le grand colloque que Bernard Kaempf a organisé en 2005 est parvenu aux mêmes conclusions pour les questions bioéthiques.

\*

Albert Schweitzer a été attentif au prochain et au lointain, aux êtres humains et aux animaux ; il a élaboré une réflexion éthique très large (même s'il s'est plus intéressé à l'action individuelle qu'aux normes collectives), et il a agi en des cas extrêmement concrets ; il a uni le cœur et la raison, la foi et l'action, une éthique de la conviction et une éthique de la responsabilité. Rares sont les hommes, qui, en leur personne, ont réuni des questionnements aussi nombreux et aussi modernes, et ont tenté d'y apporter une réponse aussi cohérente. Plus rares encore sont ceux qui ont tiré les conséquences radicales du double commandement d'amour (pour Dieu et le prochain), en passant près des deux tiers de leur vie à soulager les souffrances des plus défavorisés. Schweitzer fut un homme de cœur.

Homme de cœur, Schweitzer est resté un homme entier, sensible, révolté, concerné par les problèmes nouveaux qui surgirent sa vie durant, et qui l'incitèrent à prendre la parole ou la

plume. Une des qualités de l'être humain qui vit moralement est de savoir se laisser gagner par la révolte, l'indignation face aux situations scandaleuses. Les grands témoins du XX<sup>e</sup> s. ont été des personnes sensibles au sort d'autrui, incapables de supporter l'injustice.

En même temps, Schweitzer, homme d'action, médecin, organiste, conférencier, est demeuré un homme de raison, qui a tenu à rester informé : ainsi, à plus de 82 ans, avant de lancer son appel à Radio Oslo, Schweitzer avait lu de près plusieurs dizaines d'ouvrages scientifiques sur la question nucléaire, et il disposait de plus de 120 volumes sur ce thème. (Bernard Kaempf nous apprend, p. 157, que cette étude lui coûta, des années durant, « en moyenne deux à trois heures de travail par jour »). Schweitzer n'avait-il pas écrit, dès après la première guerre mondiale, que celui qui s'informe se distingue de la masse silencieuse et indifférente ?

S'informer est donc aussi un devoir éthique... Informer les autres ne l'est pas moins. Refusant maints clichés répandus sur Schweitzer, Bernard Kaempf a participé à cette noble tâche qu'est l'information – scientifique ou de vulgarisation –, en contribuant, durant plus de trois décennies, à mieux faire connaître la pensée originale, forte et actuelle de Schweitzer. C'était la moindre des choses que d'exprimer, par cette conférence, toute notre gratitude à son endroit, pour cela... et pour tout ce qu'il fut, tant pour ses collègues et l'ensemble du personnel de notre Faculté que pour ses étudiants, de tous âges, dont vous êtes...

**Matthieu ARNOLD**

Vous êtes sur le site de la Faculté de théologie protestante :  
<http://www.premiumorange.com/theologie.protestante/index.php>

Toute reproduction et/ou diffusion de contenu de ce document par quelque moyen que ce soit doit faire l'objet d'une autorisation du président de l'Association des amis et anciens de la Faculté de théologie protestante ou de l'auteur de l'article.